

La femme vraie
Marie Tudor

Caroline Garand

Number 108 (3), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25971ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garand, C. (2003). Review of [La femme vraie : *Marie Tudor*]. *Jeu*, (108), 66–68.

CAROLINE GARAND

La femme vraie

Ah ! le changement vous étonne ! Ah ! je ne me ressemble plus à moi-même ! Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait ? c'est comme cela.

(Marie Tudor)

Oui, c'est bien comme cela : imprévisible, caractérielle, passionnée, Marie Tudor arpente la scène, hésitant entre orgueil et amour. Au départ, pourtant, la légèreté des jeux, la poursuite des amants dans la rivière qui traverse la scène, dénote une insouciance dont on espère qu'elle perdure. En prélude à la pièce de Victor Hugo, avant que n'entrent les lords, excédés par l'ascendant de Fabiano Fabiani sur la reine, Gil Champagne ajoute cette scène faite de rire et d'exubérance, comme pour, par effet de contraste, rendre plus lourde encore la menace qui pèse sur les amours de Marie Tudor. Ainsi, c'est d'abord à la femme qu'est confronté le public, plutôt qu'à la reine, comme c'est le cas dans le texte. Et la femme aime, sans l'ombre d'un doute, d'une passion qui rend dérisoire toute autre considération. Point de majesté qui tienne, dans cette scène, point d'interdit dicté par un rang à tenir, seulement la liberté que confère la certitude d'être aimé pour soi. L'ajout, pour autant qu'il puisse sembler accessoire, est d'importance : Hugo a, somme toute, ménagé peu de scènes intimes entre Marie Tudor et Fabiani, et celle-ci, même sans paroles, rend plus lisibles les hésitations ultérieures de la reine à propos de la condamnation de son amant. De même, alors que les amants sont absorbés par leurs jeux, se dessine graduellement, derrière une toile rendue transparente par un effet d'éclairage, l'ombre de Simon Renard, annonciatrice de la conspiration des lords qui constitue la trame de la première scène de la première journée. Sa présence, inquiétante dans une ambiance autrement ludique, marque les prémisses de l'emprise que le personnage cherche à obtenir et ne justifie que mieux les paroles de la reine, qui finira par dire de lui qu'il est plus roi qu'elle n'est reine.

Les enjeux de l'action, plus humains que politiques, étant ainsi exposés, et avec eux la vision privilégiée par Gil Champagne, le texte hugolien peut dès lors se déployer dans l'espace. Donc, Marie Tudor aime Fabiano Fabiani, un faux noble étranger dont les origines réelles demeurent imprécises. Folle de lui, la reine le couvre de présents et lui passe tous ses caprices, ceux-ci pouvant aller jusqu'à l'exécution de ses opposants.

Marie Tudor

TEXTE DE VICTOR HUGO. MISE EN SCÈNE : GIL CHAMPAGNE, ASSISTÉ DE JEAN BÉLANGER ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : JEAN HAZEL ; COSTUMES : CATHERINE HIGGINS ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE : YVES DUBOIS ; MAQUILLAGES : FLORENCE CORNET. AVEC YVES AMYOT (LORD CLINTON), SERGE BONIN (LORD CHANDOS, BATELIER ET GEÔLIER), FRÉDÉRIC BOUFFARD (LORD MONTAGU ET LE GEÔLIER), LORRAINE CÔTÉ (MARIE TUDOR), SOPHIE DION (JANE TALBOT), HUGUES FRENETTE (SIMON RENARD), PIERRE GAUVREAU (JOSHUA FARNABY), ROLAND LE PAGE (LE JUIF ET LORD CHANCELIER), JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE (FABIANO FABIANI), MARCO POULIN (GILBERT) ET HUGO TURGEON (LORD PAGET ET ENEAS DULVERTON). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 4 AU 29 MARS 2003.



Marie Tudor de Victor Hugo, mise en scène par Gil Champagne (Théâtre du Trident, 2003). Sur la photo : Lorraine Côté (Marie Tudor) et Jean-Sébastien Ouellette (Fabiano Fabiani). Photo : Louise Leblanc.

Respectivement avide de pouvoir et assoiffés de vengeance, Simon Renard et les lords, sachant l'impossibilité de faire entendre raison à la reine, cherchent le moyen d'écartier définitivement Fabiani de leur chemin. Ce moyen se présente en la personne de Jane, jeune femme du peuple avec qui Fabiani entretient une relation secrète. Orpheline, Jane a été recueillie par Gilbert, un ouvrier ciseleur qui, de père adoptif, souhaite passer au statut de mari. Mais Jane se révèle plus encore que la maîtresse cachée, puisqu'elle est en fait la fille disparue de Lord Talbot, décapité sous Henri VIII pour avoir défendu la mère de Marie Tudor. Or, il se trouve que Fabiano Fabiani vient tout juste de se faire offrir par la reine les biens de Lord Talbot. Prenant maîtresse, il poursuit non seulement le plaisir, mais aussi ses intérêts financiers. Puisque son infidélité à la reine représente un motif insuffisant pour provoquer sa disparition définitive, Simon Renard s'assure de la collaboration de Gilbert qui, brisé par la nouvelle de la trahison de Jane, accepte de témoigner à l'effet qu'il a été engagé par Fabiani pour attenter à la vie de Marie Tudor. Sous le coup de la colère, celle-ci se laisse entraîner dans l'histoire du faux complot et condamne à mort son amant et Gilbert, le supposé complice prêt à tout pour se venger. Les deux hommes en prison attendent l'exécution de leur sentence, mais Marie Tudor la

remet sans cesse, plus éprise que vengeresse. Jane se repent, souhaitant sauver Gilbert et devenir sa servante afin d'expié sa trahison. Si la seconde a l'audace d'organiser l'évasion de l'ouvrier, la première, elle, détient le pouvoir nécessaire pour faire substituer le prisonnier bénéficiant de l'aide du geôlier. Jusqu'à la toute fin, alors que résonnent les trois coups de canon scandant les étapes de l'exécution, tous demeurent dans l'ignorance de l'identité effective du condamné, si ce n'est Jane dont le cœur lui dit qu'il ne peut s'agir de Gilbert. Les faits lui donneront raison, provoquant la mort de la femme au profit de la reine et la victoire de Simon Renard, à qui reviennent les derniers mots : « J'ai sauvé la reine et l'Angleterre. »

De cette sombre histoire d'amours déçues et de magouillages politiques, Champagne a tiré un tableau aux lignes subtiles, fait de jeux d'ombres et de lumières. Le superbe décor de Jean Hazel, composé majoritairement de panneaux de toiles mobiles, rejette le réalisme de convenances pour s'inspirer des dessins à l'encre et au fusain de Hugo. Déplacés par les comédiens eux-mêmes, ces panneaux façonnent l'espace scénique, du dépouillement à la surcharge étouffante, selon les nécessités du texte. De même, combinés aux éclairages de Denis Guérette, ils se révèlent parfois opaques, parfois transparents, enfermant les personnages ou, tout au contraire, leur permettant de

s'épier les uns les autres. Pour ce qui est des costumes de Catherine Higgins, ils allient une volonté de respecter la réalité historique de la cour d'Angleterre à la vision singulière du metteur en scène sur la pièce, soit celle d'une meute s'acharnant sur la bête solitaire, Fabiano Fabiani. Le résultat est somptueux : cuirs, fourrures et tissus aux teintes reflétant l'animalité dominante.

Si décors, éclairages, costumes et musique composent un riche écrin, il faut dire que les comédiens se montrent à la hauteur. Lorraine Côté, en Marie Tudor, propose une interprétation nuancée et convaincante, dont les éclats contrastent de manière séduisante avec le calme et la douceur d'une Jane Talbot, solidement interprétée par Sophie Dion. Au duo féminin s'ajoutent Marco Poulin, Jean-Sébastien Ouellette et Hugues Frenette qui, jouant respectivement Gilbert, Fabiano Fabiani et Simon Renard, se glissent sans accroc dans les personnages hugoliens. La distribution est complétée par un Roland Lepage très à l'aise dans son personnage de Juif, un Pierre Gauvreau dont le Joshua Farnaby emporte l'adhésion, et par Yves Amyot, Serge Bonin, Hugo Turgeon et Frédérick Bouffard, tous quatre campant les lords efficacement. En chacun des comédiens, on sent la direction sans complaisance de Gil Champagne qui, pour cela comme pour tout le reste, a refusé les compromis pour livrer une création de grande qualité, qui porte sa marque personnelle sans rien dénaturer de l'original. **J**